

Charles Quint et les 3 Auvergnats La légende de Beaumont

(Georges Ducarme, 1947)

Historien autodidacte, Georges Ducarme a présidé la Société d'Histoire régionale de Rance, jusqu'à son décès en 1961.

Il présente ici une très longue version de la légende, et profite de l'occasion pour évoquer les richesses passées de la bonne ville de Beaumont. Sa description des confréries beaumontaises est particulièrement flamboyante.

Détail original : le dicton fatidique n'est pas prononcé par un des Auvergnats.



Georges Ducarme (1935)
d'après une lithographie de
Marie-Louise Albessart
(dans *Publications de la
Société d'histoire régionale
de Rance*, tome 5 (1961-1962),
Rance-Chimay, 1964, p. 26)

C'est à l'occasion d'une visite de Charles Quint que l'on situe généralement, sans preuve évidemment, l'épisode légendaire de la pendaison de trois Auvergnats, qui a valu à Beaumont ce dicton célèbre mais combien sinistre :

*Beaumont, ville de malheur :
Arrivés à midi, pendus à une heure !*

Voici une version de la fameuse légende :

Il y avait en ce temps-là, trois Auvergnats, chaudronniers et colporteurs de leur état qui dirigeaient leurs pas vers la bonne ville de Beaumont. Ils venaient, dit-on, du beau royaume de France par Avesnes, d'autres affirment par Philippeville et Chimay.

Ces compagnons nomades étaient de joyeux drilles, bons buveurs ; bons mangeurs quand ils le pouvaient et que leurs moyens le leur permettaient.

Lourdement chargés de leurs hottes et de leurs ballots, ils sentaient fréquemment le besoin de reposer, et de boire un coup aux auberges qu'ils rencontraient sur leur passage.

Ils approchaient ainsi doucement de la cité beaumontoise, où ils espéraient trouver quelques affaires lucratives à traiter, le jour prochain de la franche foire.

La route s'étirait en longueur ; ils marchaient pesamment, la sueur perlait sur leur front, car la bonne bière de Hainaut avait quelque peu alourdi leur cerveau et amolli leurs jambes. Lorsque soudain ils entendirent le trot d'un cheval qui s'approchait.

Ils se retournèrent et ils aperçurent un fringant cavalier, qui s'avancait d'un air arrogant et dédaigneux et qui, bientôt, allait les dépasser.

C'était une superbe occasion ; dans leurs moyens pratiques, les compagnons de la besace avaient déjà expérimenté avantageusement un procédé d'un système débrouillard. Un peu d'audace ; que pouvait un homme seul contre trois costauds de leur trempe !

Ils jetèrent leurs hottes et ballots à terre, et ils se lancèrent à la bride du cheval.

« Hop là, compagnon ! Te voilà en belle monture ! Tu peux aider le pauvre peuple que diable ! Allez ouste ! Saute en bas de ta selle et charge cela sur ton coursier ; pour toi, prends une hotte, tu es jeune et fort et tu nous soulageras. Nous conduirons bien ton cheval par la bride et, s'il nous sied, nous le garderons, car il nous serait bien commode ».

Le cavalier solitaire dut s'exécuter, et les trois audacieux chemineaux d'éclater de rires sarcastiques aux dépens du bénévole porteur, qui ployait sous son fardeau d'aspect sordide et grossier. Cela contrastait bien avec sa mise élégante ; mais dans leur hébètement aviné, les trois Auvergnats n'avaient pas remarqué à quel homme de qualité ils s'adressaient.

Lorsque la petite ville fortifiée fut en vue, ils s'aperçurent bientôt que la cité était en liesse ; les cloches du vieux carillon s'égrenaient joyeusement et lançaient, aux échos de la Hante, des airs joyeux du délicieux pays de Hainaut. Au-dessus des remparts et de la vieille tour Salamandre, des oriflammes, des guirlandes frissonnaient allègrement sous une brise légère. Et le canon tonnait. Une cohorte, composée des sociétés locales, se portait à leur rencontre ; les Archers de St-Sébastien, en casaques rouges, l'arc sur l'épaule, tambours battants, fifres sonnants et l'enseigne blanche, rouge et jaune déployée, s'avançaient les premiers, précédés de leur roi décoré d'un large collier d'argent doré.

Les culvériniers de St-Laurent, en casaques violettes, l'arquebuse sous le bras, défilaient ensuite dans le même ordre et avec le même cérémonial, enseigne de

taffetas rouge, blanc et or à la croix de Bourgogne, flottant allègrement. D'espace en espace, ils s'arrêtaient pour charger une bourre de poudre, et ils tiraient une salve bruyante, qui se répercutait au loin.

Dans leurs costumes de velours grenat, l'arbalète inclinée sur l'épaule, les arbalétriers de St-Georges, avec leur roi richement paré du collier aux insignes de leur St Patron, fiers de leur dignité et de leurs prérogatives, et les anciens archers de Ste-Chrestienne, portant l'oiseau, s'avançaient cérémonieusement.

Dans un chatoiement de couleurs multicolores, suivaient ensuite les confréries religieuses de la cité. Les images de St-Nicolas et de Ste-Catherine devançaient les groupements des enfants et des jeunes gens. Précédés du tambour et agitant une verge rouge à la main, les couturiers et les drapiers étaient réunis sous la bannière de St-Quentin ; puis venaient les confrères de St-Servais, comprenant les tisserands et les foulons en robes et chaperons de « *laingnies* » et portant la verge blanche.

C'étaient ensuite ceux de Notre-Dame portant la verge rouge et noire, ceux de St-Jean Baptiste agitant des verges blanches, ceux de Ste-Anne groupant les veufs et les veuves qui, dans leur vêtement de deuil, formaient une masse sombre. Les disciples de St-Crespin réunissant confraternellement les conreurs, cordonniers et savetiers, ceux de St-Joseph les charpentiers et escriviers, ceux de St-Eloy les orfèvres, les ferrons, maréchaux et serruriers clôturaient les corps des métiers. Portant le bâton et le bourdon, vêtus de manteaux et chaperons bruns, la coquille à la ceinture, défilaient ensuite les pittoresques confrères de Saint-Jacques, anciens et hardis pèlerins beaumontois, qui jadis avaient fait pédestrement le grand pèlerinage de St-Jacques de Compostelle en Galice.

Et, pour terminer le brillant défilé des sociétés de la noble cité, venaient les riches confrères du St-Sacrement, vêtus de leurs robes de drap bleu, et portant la verge bleue à l'insigne de la Ste Hostie. Ils précédaient le clergé, qui était revêtu de ses plus beaux ornements, et qui portait la croix, l'eau bénite et le goupillon.

Surpris de voir arriver ce cortège merveilleux et triomphal, semblable à ceux qu'on réunissait pour recevoir de hauts Princes, et qu'ils allaient devoir croiser, les trois Auvergnats se virent en mauvaise posture avec leur porteur de hotte, et ils eussent bien voulu le soustraire à la vue et s'écarter par une voie détournée ; mais il n'en était plus temps.

Lorsque leur très distingué portefaix se vit à courte distance des sociétés beaumontaises, il jeta sa hotte et il cria d'une voix forte et impérative : « *Loyaux sujets de Beaumont, saisissez ces trois vauriens. Ils ont commis à mon égard le*

crime flagrant et honteux de lèse-majesté. Garrottez-les et emmenez-les auprès de mon fidèle gouverneur qui en fera prompt justice ».

Les trois drôles furent saisis et ficelés. Piteux, blêmes et hagards, encadrés de gardiens bénévoles, hommes placides devenus soudain des brutes tortionnaires, vengeurs indignés de leur Prince Souverain outragé.

Les pauvres diables allaient ainsi défiler à la parade, en l'honneur de celui dont ils avaient voulu faire leur valet et ils allaient constituer ainsi, dans le mirifique cortège, un groupe inédit, burlesque et sinistre.

Charles-Quint, désormais satisfait de pouvoir se venger du cinglant affront reçu par ces drôles, reprenait place sur son bouillant cheval.

Fier et radieux, après avoir reçu la présentation de l'eau bénite par le clergé, il s'avancait devant les groupes rangés pour les saluer, et il allait donner le signal de la remise en marche du défilé pour l'entrée solennelle dans la ville, lorsque, devançant le protocole, à cause du tragique incident survenu à l'Empereur, le Duc de Croy et d'Aerschot, Comte de Beaumont, arriva.

Il était entouré des nobles de sa cour et de la région, et des officiers de la suite habituelle de l'Empereur, qui s'étaient rassemblés chez lui.

Montés sur leurs chevaux richement équipés, dans leurs splendides costumes d'apparat, ils vinrent entourer l'Empereur dans un caracollement élégant, et ils lui firent une brillante garde d'honneur. Le Duc de Croy lui adressa les congratulations d'usage, et lui prodigua les plus éclatants témoignages de fidélité, que toutes les sociétés ratifièrent par acclamation, avec un enthousiasme délirant, qui fit tressaillir les malheureux Auvergnats. Le cortège se remit alors en marche, pour gagner la ville. Il s'avancait lentement et royalement entre deux haies de groupes compacts de paysans, curés, mayeurs et magistrats en tête, venus expressément de tous les villages du Comté pour acclamer leur puissant Souverain.

A la porte de la ville, se tenaient les magistrats de la cité, vêtus de manteaux à fourrure et portant les insignes de leur rang. Le mayeur présenta les clés de la ville placées sur un élégant coussin de velours rouge, et il adressa, en termes éloquentes, les plus dévoués hommages de fidélité et de soumission au Souverain respecté. Sous les voûtes de guirlandes tressées et attachées à travers les rues, le cortège gagna la grand-place et le château ; les tambours battaient, les fifres sonnaient ; la cloche de l'horloge sonna les douze coups de midi, et le carillon égrena un joyeux concert cristallin.

La foule délirante s'engouffrait en masse grouillante, jusqu'au moment où l'Empereur apparut sur l'estrade dressée à son intention. Il remercia ses loyaux sujets des marques d'attachement qu'ils avaient témoignées.

Il leur donna l'assurance de sa sollicitude pour la bonne ville de Beaumont ; il promit de nouvelles franchises, des chartres et des octrois avantageux, et il proclama que l'affront qu'il avait reçu des trois Auvergnats serait promptement vengé avec éclat, dans un spectacle émouvant et expiatoire où il voulait associer la cité tout entière à sa vengeance.

Cette démonstration ne devait-elle pas revêtir un caractère éminemment patriotique ? La grandeur du pays n'était-elle pas en jeu ? Un outrage au monarque vénéré n'était-il pas un outrage au peuple ? Une acclamation formidable salua donc les paroles de l'Empereur.

Les trois Auvergnats, qu'on voulait d'ailleurs écharper sur place, furent jetés brutalement dans le sombre cachot provisoire de la maison de ville, car l'Empereur voulait un châtiment régulier et pathétique.

Suivant les règles judiciaires établies, il confia le jugement au prévôt, qui était ainsi appelé à prononcer une sentence exemplaire.

L'Empereur descendit de l'estrade d'honneur : son majordome vint lui couvrir les épaules de son long manteau de pourpre : il lui ceignit le front de la couronne impériale, et il lui donna en main le sceptre d'or, attribut de sa puissance souveraine.

Ainsi brillamment paré, encadré de son escorte noble, il traversa la grand-place, pendant que les cloches sonnaient à toutes volées. Les serments et les confréries s'étaient rangés pour faire la haie jusqu'à l'église St-Servais, où il pénétra pour assister au Te Deum solennel qui allait être chanté en son honneur.

Du porche au chœur, un tapis moëlleux avait été placé. Des voûtes des nefs et du sanctuaire pendaient des tentures magnifiques et des oriflammes aux armes de l'Empereur et des Croy. A travers les vitraux des fenêtres ogivales du chœur, dons princiers des seigneurs de Beaumont, anciens et modernes, filtraient de chauds rayons multicolores, qui se projetaient sur les riches sculptures du maître-autel et des stalles en un amalgame de teintes d'or, de rubis, d'émeraude, de saphir.

L'Empereur s'avança majestueusement jusqu'au trône qui lui était réservé dans le chœur.

Le Comte de Beaumont, accompagné de la Comtesse, dans ses plus beaux atours, le suivaient. Ils vinrent prendre place sur des fauteuils en face du monarque. Toute la suite des seigneurs et des officiers s'installa dans les stalles. Les sociétés de la cité gagnèrent alors respectivement les chapelles latérales dédiées à leur Saint Patron, et la foule fut admise à pénétrer dans l'église. A ce moment, le Révérend curé de la paroisse en chape d'or, précédé de son clergé et des acolytes, s'avança jusqu'aux marches de l'autel ; les orgues préludèrent, et il entonna d'une voix puissante le fameux hymne solennel que, du doxal, la maîtrise continua dans un rythme soutenu et majestueux. A l'exemple de l'Empereur, toute l'assistance s'était dressée enthousiaste. Les strophes vibrantes touchaient les cœurs, elles les transportaient dans une atmosphère de Foi ardente et dans une ambiance de fervent loyalisme.

Les derniers versets s'éteignirent graduellement dans des tons graves, l'aspersion de l'eau bénite fut donnée, et l'Empereur se retira, suivi de sa suite, des sociétés et de la foule. Il regagna l'estrade de la grand-place. A ce moment, le greffier criminel apparut à la bretèche de la maison de ville. Il sonna la cloche et il proclama à haute voix la sentence que venait de rendre le prévôt, sans que les malheureux Auvergnats aient été entendus, et qu'ils aient pu solliciter la moindre clémence pour leur incartade audacieuse et irrespectueuse.

Pour crime de lèse-majesté, ils étaient condamnés à être pendus sur la grand-place de la ville, et l'exécution devait se faire immédiatement.

Un gibet à trois piliers fut dressé aussitôt. La foule attendait ce spectacle affreux et pitoyable avec des trépignements d'impatience fébrile.

En présence de l'Empereur, du Comte de Beaumont et de tous les nobles et officiers de la Cour, les trois Auvergnats, entravés dans leurs liens, furent littéralement traînés jusqu'au pied du gibet par les hommes d'armes du Comte.

Seul, le chapelain de la chapelle du cimetière, commis à recevoir leur ultime confession, leur accorda quelques paroles de pardon, de miséricorde et de réconfort.

Bientôt, les trois misérables, la corde au cou, furent hissés en haut de la potence.

Leurs corps se tordirent dans d'affreuses contractions et, les derniers réflexes musculaires épuisés, leurs piteuses épaves balancèrent au gibet, sinistrement allongées dans une raideur caractéristique, tandis que leurs figures bleuies exprimaient un dernier rictus, effrayant et horrible.

Dans son inconscience, la foule ricanait et applaudissait à tout rompre . En ce moment, l'horloge du clocher sonna une heure et les notes claires du carillon

s'échappèrent aussi joyeuses qu'à l'ordinaire. Seul, un poète à l'âme tendre, laissa échapper le distique tragique :

*Ville de Beaumont, ville de malheur ;
Arrivés à midi, pendus à une heure.*

Et c'est ainsi que le dicton se répandit dans tout le pays de Hainaut. (...)

Georges Ducarme, *Légende de Beaumont. Charles-Quint et les 3 Auvergnats*, Rance, éd. Mercier, 1947.

